

A potentiel d'idées égal, les femmes ont beaucoup plus de peine à faire vivre leur entreprise

Un parcours semé d'embûches

DOMINIQUE HARTMANN

Economie ► L'entrepreneuriat, longtemps décliné au masculin, se féminise à travers le monde comme en Suisse. Objectifs recherchés: l'adéquation aux valeurs et la possibilité de gérer ses horaires. Mais les stéréotypes ont la vie dure et les disparités de genre ne sont pas sans effet.

«Évidemment, les femmes ont aujourd'hui tous les droits nécessaires à lancer leur propre entreprise», note Aurore Bui, fondatrice de l'incubateur d'innovation sociale Softweb. Pourtant, «si 50 à 60% des idées qui nous sont soumises émanent de femmes, seules 30% d'entre elles finiront pas lancer leur entreprise.» Et l'accès aux fonds, nécessaires à faire grandir une structure, n'est pas aisé. Pourquoi?

«Ni la qualité ni la nature de ces projets n'expliquent ces chiffres», estime Aurore Bui, même si quelques différences apparaissent entre les projets portés par des unes et des autres. David Narr, directeur de Genilem, souligne ainsi la grande combativité des femmes entrepreneures et juge leurs projets plus mûris au moment d'arriver sur le marché. Une qualité dont Aurore Bui signale un revers possible, le perfectionnisme inhibant: «Dès le lancement du projet, des adaptations sont à faire, la situation évolue. Inutile que le plan soit parfait, mieux vaut se donner les moyens de réagir: cela implique de ne pas tout assumer soi-même». Or par crainte de grossir la facture de leur entreprise, les femmes ont tendance à éviter de déléguer. «Certaines ne s'octroient pas de salaire, ou le fixent au tiers du prix du marché», observe la fondatrice de Softweb, amenée à évaluer de nombreux projets, et initiatrice d'un programme de mentorat dédié aux femmes¹.

Pour nombre d'entre elles, s'attribuer un salaire reste un challenge. Malgré des années de pratique, Bérénice Krebs peine à assumer le prix des vêtements qu'elle coud et brode sur mesure, alors même que son salaire horaire n'atteint pas même ceux en vigueur dans la vente. Pour Laure Bonnevie, qui a créé Histoire de mots, une entreprise de communication éditoriale, «imposer un tarif reste encore difficile. Le faire évoluer en fonction du coût de la vie également, ou parce qu'il avait été fixé trop bas. Sans doute que nous restons prisonnières d'une difficulté à assumer la valeur de notre tra-



«50 à 60% des idées soumises émanent de femmes, mais seules 30% d'entre elles finiront pas lancer leur entreprise.»
KEYSTONE

vail et donc à la négocier.» Reconnaître celle-ci figure d'ailleurs en bonne place parmi les conseils donnés sur le site de l'association des Mampreneures, qui regroupe des mamans cheffes d'entreprise. Elles notent en particulier qu'une micro-entreprise modeste détonne dans un pays où «la définition collective de la réussite est 'gagner beaucoup d'argent'», ce qui fausse la propre perception de son travail.

Chez les femmes, la motivation à devenir entrepreneure est aussi liée à l'adéquation avec des valeurs personnelles. Cette spécificité peut induire des incompréhensions. «Souvent, note Aurore Bui, elles construisent des modèles atypiques, qui sortent du cadre et ne sont donc pas reconnus, notamment par les instituts financiers.» Elle invite à prendre le temps d'identifier la véritable intention d'un projet pour que celle-ci devienne un atout lisible.

Protéger son entourage

Seuls 20% des projets soutenus par la Fondetec, une fondation municipale genevoise accompagnant les entreprises, sont portés par des femmes. Les montants sollicités divergent eux aussi: CHF 80 000 francs en moyenne pour les hommes contre CHF 60 000 francs pour les femmes. Une disparité constatée également par la Saffa, un organisme de cautionnement pour les entrepreneurs. Comment l'expliquer?



«Souvent, les femmes construisent des modèles atypiques, qui ne sont donc pas reconnus» Aurore Bui

«Les femmes prévoient rarement de grandes dépenses, par exemple liées au marketing. Surtout, encore une fois, elles économisent sur leur salaire», regrette Aurore Bui, qui souligne l'importance d'investir et de déléguer pour développer et vivre d'un projet.

La crainte de s'endetter fait partie des embûches courantes: si l'endettement est considéré comme un mal acceptable pour le mari – tradition-

nnellement chef de famille et principal pourvoyeur financier –, il n'en va pas de même pour l'épouse, dont le travail rémunéré reste assimilé à un salaire d'appoint. La volonté de ne pas faire peser sur son entourage, son conjoint, les aléas éventuels liés à sa nouvelle activité a précisément conduit Laure Bonnevie à rejoindre un incubateur de l'économie sociale et solidaire (ESS) puis à cofonder Neonomia, coopérative permettant l'entrepreneuriat salarié. Elle y trouve des espaces où se développer face aux difficultés rencontrées. «Les échanges de compétences répondent aussi à la difficulté qu'ont les entrepreneurs à se former», note-t-elle, difficulté qui alimente le sentiment d'illégitimité évoqué par nombre d'entrepreneures. Si les femmes sont plus nombreuses dans ce type de structures collectives, estime Laure Bonnevie, c'est aussi qu'elles ont des enfants, des engagements bénévoles ou un besoin de sécurité accru: leur entreprise n'est pas leur seule préoccupation.

Modèle temps plein

L'association Genilem, à but non lucratif, accompagne depuis 1995 la création de jeunes entreprises vaudoises ou genevoises, soit actuellement une quarantaine d'entreprises chaque année. «Entre 20 et 25% des demandes émanent d'entrepreneures», chiffre David

Narr, directeur de Genilem, un chiffre analogue à celui de la Fondetec. La Fondation d'aide aux entreprises genevoises (FAE), elle, ne soutenait en 2019 que 13% de projets d'entrepreneures. Parmi les raisons qui expliquent cette disparité, le fait que les structures chargées de promotion économique exigent que l'un des porteurs du projet y soit engagé à temps plein. «Pour qu'une entreprise croisse, un 80% au moins est nécessaire», justifie David Narr. Une exigence particulièrement difficile à atteindre pour les femmes, majoritairement en charge des soins familiaux. L'ESS ne la prévoit pas.

Aurore Bui, même si quelques différences apparaissent entre les projets portés par des unes et des autres. David Narr, directeur de Genilem, souligne ainsi la grande combativité des femmes entrepreneures et juge leurs projets plus mûris au moment d'arriver sur le marché. Une qualité dont Aurore Bui signale un revers possible, le perfectionnisme inhibant: «Dès le lancement du projet, des adaptations sont à faire, la situation évolue. Inutile que le plan soit parfait, mieux vaut se donner les moyens de réagir: cela implique de ne pas tout assumer soi-même». Or par crainte de grossir la facture de leur entreprise, les femmes ont tendance à éviter de déléguer. «Certaines ne s'octroient pas de salaire, ou le fixent au tiers du prix du marché», observe la fondatrice de Softweb, amenée à évaluer de nombreux projets, et initiatrice d'un programme de mentorat dédié aux femmes¹.

Ces mêmes structures sont souvent très masculines – au contraire de l'ESS, où les femmes constituent près de la moitié des membres des exécutifs et des organes stratégiques. A l'image des processus d'engagement reproduisant des biais de genre sans le vouloir, comment garantir que l'examen des dossiers ou la définition de ce qu'est un bon projet ne soit pas biaisé? Chez Genilem, «le processus de sélection est plutôt mené par des hommes, en effet: j'aimerais vous dire que cela ne joue aucun rôle, réfléchit David Narr, il se peut que ce soit légèrement différent. Notre objectif est d'engager des coaches, mais les entrepreneures étant déjà moins nombreuses que les entrepreneurs, cela reste difficile.» Davantage de diversité dans les comités de sélection permettrait sans doute à plus de femmes de trouver un financement adéquat. I

¹ Pour bénéficier d'un mentorat, les dossiers peuvent être soumis sur www.softways.ch



«Cette vidéo permet de remettre les connaissances à niveau sur des thèmes complexes à vulgariser», explique Camille Béziane, des Klamydia's. KLAMYDIA'S

La vulve comme vous ne l'avez jamais vue

Santé sexuelle ► Une vidéo en ligne depuis cet été permet de mieux comprendre l'anatomie féminine et les mécanismes liés au plaisir sexuel.

On y parle clitoris, «point G», «femme fontaine», prostate et éjaculation dites «féminines». Chacun-e apprendra forcément quelque chose dans la vidéo¹ mise en ligne au mois de juin par l'association les Klamydia's. Celle-ci joue sur l'esthétique et le registre de l'humour pour rendre les traditionnelles planches anatomiques attrayantes et inviter à la curiosité sur l'appareil génital féminin encore très méconnu, à commencer par les principales intéressées: femmes ou personnes nées avec une vulve et un vagin. Affichée pour les plus de 16 ans, la vidéo s'adresse aussi à un public non binaire ou trans. Les neuf minutes d'explications couvrent une large palette de questions parfois encore taboues.

Reprise par les milieux de sensibilisation sur la santé sexuelle, la vidéo pourra servir de support pédagogique, explique Camille Béziane, des Klamydia's. «Elle crée le débat et permet de

remettre les connaissances à niveau sur des thématiques complexes à vulgariser. C'est important car certaines pensent avoir des problèmes d'incontinence urinaire alors qu'il s'agit d'éjaculation féminine. Nous encourageons l'estime de soi, sans laquelle la vie sexuelle peut être entravée.»

Camille Béziane fait état de retours enthousiastes, dont celui d'une éducatrice en santé sexuelle qui a demandé s'il était possible de l'utiliser pour ses cours. Dans le canton de Vaud, Sophie Perret, responsable du programme de prévention VIH-IST «pour et avec les jeunes» baptisé Georgette in love, confirme que la touche humoristique est un bon moyen de «décoincer» un débat, sur un sujet tabou. «La limite, c'est que tout le monde n'a pas le même humour. Mais au moins, on donne le signal qu'on peut en rire.» La vidéo a été intégrée aux ressources de l'équipe Georgette in love. «Pour nous former nous-mêmes, déjà», explique Sophie Perret. Elle relève les bases scientifiques récentes et solides.

Ce document vient donc combler un manque, quoique les réseaux sociaux regorgent de pages

tenues avec sérieux sur le fond et humour dans la forme. Sophie Perret constate que les jeunes avec lesquels elle entre en contact – qui ont des niveaux très divers de connaissances sur la sexualité – peuvent se montrer «très ou courant» grâce à Instagram... Mais qu'il leur reste difficile d'être à l'aise avec leur propre corps et leur sexualité.

Car l'écrasante majorité des images liées à la sexualité sur le web restent stéréotypées. Mais la pop culture y met aussi du sien, par exemple sur Netflix. Dans la série *Orange is the new black*, qui se déroule dans une prison pour femmes, l'actrice Laverne Cox délivre ainsi un cours anatomique à ses codétenues qui décroche jusqu'à la mâchoire des gardiens. A cette évocation, Sophie Perret conseille la série britannique *Sex Education* sur la même plateforme: «Si tout le monde la regardait, on n'aurait plus de travail ou presque», s'amuse-t-elle. Voir. Pour commencer, la vidéo des Klamydia's s'avère déjà une mine d'informations. LAURA DROMPT

¹ VULVAGINA - Le plaisir féminin, www.youtube.com/watch?v=ubaTUNec4NU